

Jérémy Liron – L'Inquiétude

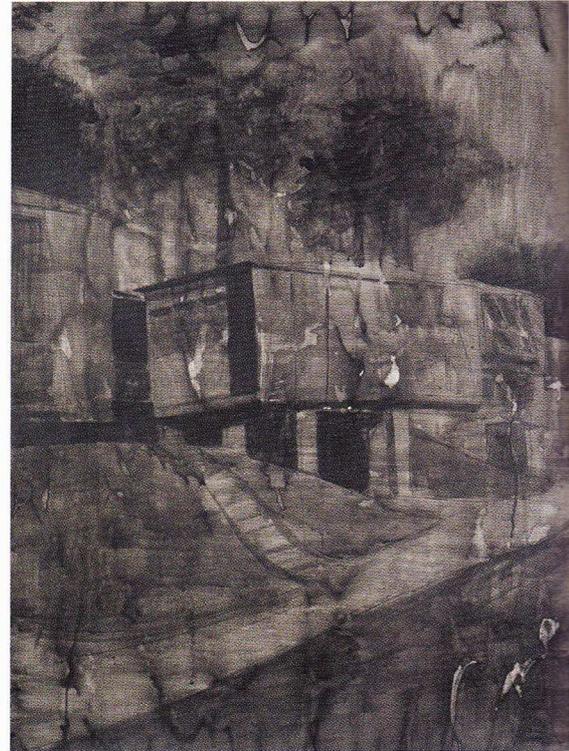
Galerie Isabelle Gounod, Paris

Du 8 septembre au 27 octobre 2012

Dans les architectures de Robert Mallet-Stevens, héraut de la construction particulière d'avant-garde, se lit l'utopie d'un monde harmonieux, débarrassé de toutes ses scories. Le couturier Paul Poiret, habillant les dames de la Belle Époque comme les gueules cassées de la Grande Guerre, commente en 1922 la réalisation de sa résidence principale, confiée à Mallet-Stevens, en ces termes : « Elle était toute blanche, pure, majestueuse, et un peu provocante, comme un lys. » Le jeune peintre contemporain Jérémy

Liron, lui, pointe l'écart entre le projet originel et totalisant du modernisme – cette « mise en ordre du monde » – et sa perception actuelle, fragmentée. Ce n'est pas seulement des bâtiments que l'on observe au sein de son œuvre, mais des pans proustiens où l'errance du regard est obstruée dans sa percée par la peinture elle-même : ainsi plusieurs toiles nous situent de part et d'autre de grandes baies vitrées et l'obsession de l'ouverture propre au modernisme se trouve clôturée par l'épaisseur d'une couche ou la masse d'un arbre. Comme s'il s'agissait de renforcer l'impossibilité de percevoir de façon cohérente le monde, Jérémy Liron s'arroge parfois le droit de ménager des réserves aux formes triangulaires, tels des signaux de l'absence au réel, le tout au sein d'une rassurante perspective albertienne. Cette mélancolie construite trouve sa forme paroxystique dans la série des *Images inquiètes*, portée à la noirceur nocturne. Les lignes que laissent les volumes de l'architecture dans le noir y agissent comme d'ultimes repères, et un remède pour retrouver l'harmonie en trompe-l'œil des ciels azur du jour, qui forment la part majeure de sa production.

Tom Laurent



Sans titre, série *Images inquiètes*, 2012, acrylique sur papier, 97 x 73 cm.



Paysage 110, 2011, huile sur toile, 246 x 369 cm.

Assadour – Du chaos à l'harmonie

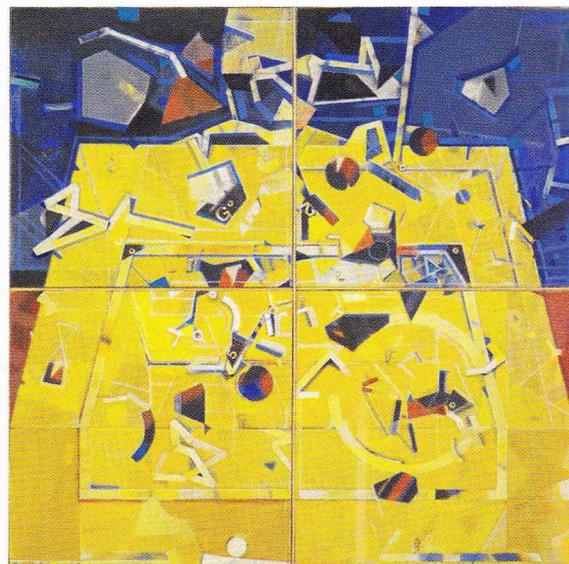
Galerie Claude Lemand, Paris

Du 27 septembre au 27 octobre 2012

Les gouaches et huiles d'Assadour ont quelque chose de cathartique dans leur composition morcelée débordant le cadre. Certains parleront d'un déplacement de chaos intérieur sur la toile pour embrasser un désordre à la signification plus large, renvoyant à la ville natale de l'artiste (Beyrouth),

ainsi qu'à une forme de séquestration imagée de l'homme – qu'elle soit urbaine, sociale ou existentielle. Au milieu d'une superposition de formes géométriques et de fragments erratiques se dessine la silhouette humaine, comme désarticulée. Son apparition est marquée d'ambiguïté : est-elle flottante comme le laisserait penser l'éclatement de la structure, ou devient-elle symbole de l'engluement dans une condition de plus en plus instable ? En enlisant ses sujets dans un puzzle de couleurs, le peintre semble évoquer une fragilité dans la reconstitution de pièces dispersées, métaphores de sociétés en mutation permanente. L'impression de tourment qui s'en dégage est contrecarrée par l'aspect naïf de certaines formes et la palette d'Assadour – jaunes, bleus, ocres. Celle-ci ajoute à la vigueur des œuvres, où le regardeur saisit confusément la fonction de l'art qui les traverse : écran de protection contre un monde insaisissable ou support de libération de la pensée.

Pauline Verduzier



Quadrptyque, 1988-2010, huile sur toile, 120 x 120 cm.
Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.



Figures in the City, 2006, huile sur toile, 114 x 146 cm.
Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.